

# Pierre Bergounioux

## La Toussaint



folio



COLLECTION FOLIO



Pierre Bergounioux

# La Toussaint

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1994.

*Couverture : Photo © Galya Ivanova / Trevillion Images (détail).*

Pierre Bergounioux est né à Brive. Il a publié pas moins de quatre-vingts ouvrages, dont de nombreux récits. Il est notamment l'auteur de *Catherine*, *La bête famarimeuse*, *Miette* et *La mort de Brune*. Ses carnets de notes sont publiés aux Éditions Verdier. Il a reçu le Grand Prix de littérature de la SGDL (2002) et le prix Roger-Caillois (2009), tous deux pour l'ensemble de son œuvre.





## I

On devrait s'arranger pour ne rien laisser traîner. On a un certain temps et un certain nombre de choses à faire. Quand le terme est échu, il faut laisser la place nette, comme neuve. Si on a été pris de court, ça ne coûte guère de laisser quelques instructions à ceux qui suivent. Ils sauront clairement ce qui demeure pendant, les arriérés qu'il reste à régler en plus de ce qu'ils auront à effectuer pour leur propre compte.

J'aurais aimé qu'il en aille ainsi, trouver la place libre, l'endroit tranquille ou, à défaut, qu'on me dise. Au lieu de quoi on nous a entraînés dans la brume, conduits devant des dalles de ciment moussu et fissuré. C'est là-dessous qu'ils étaient, nous a-t-on dit. C'était même écrit dessus. Ce qui fait qu'il ne nous est pas venu à l'esprit de chercher du côté où ils sont vraiment, où leur vie continue, obstinée, véhémence à proportion de ce qu'elle fut amère, amoindrie, écourtée.

Parfois, la veille encore, ç'avait été la belle saison, la gloire lasse des arbres, les odeurs d'herbe

qu'on respirait jusqu'en ville, le bleu acide, intense que le ciel prend à ce moment précis de l'année, vers la fin octobre. On pouvait réellement penser que l'hiver ne reviendrait pas, qu'il nous avait oubliés. Les hommes déambulaient en manches de chemise. Les femmes arboraient des corsages blancs, des robes claires. On entendait jusqu'à la nuit tombée des tintements d'outils dans les jardins, des voix par les fenêtres ouvertes. Là-dessus on se couchait et, lorsqu'on ouvrait les yeux, c'était comme un mauvais rêve qui ne voudrait pas se dissiper quand on a pourtant dit le mot, constaté qu'on rêvait. Une clarté louche filtrait au joint du volet. On avait la sensation neuve du froid subit qui avait remplacé, pendant qu'on dormait, la rumeur gaie, les femmes aux couleurs vives, tout ce bleu. C'est peut-être que nous dormons. Il nous faut chaque soir faire droit à ce qui demeure d'obscur, d'irrésolu dans le cours de nos jours, au passé, à ses ombres, et les choses ont beau jeu, pendant ce temps, de nous échapper.

De toute façon, ce n'était pas le moment d'épiloguer. La maison, qui avait des habitudes tardives, s'animait d'allées et venues alors que la journée commençait à peine. Mon père était déjà debout, vêtu avec une recherche qu'il n'accordait qu'aux circonstances exceptionnelles et au jour de la Toussaint. Avec son chapeau gris, son costume et la gabardine qu'il passait dessus, il atteignait presque aux dimensions nor-

males, lui qui fut le dernier rejeton d'une lignée de petits noirauds vindicatifs et maigrelets à laquelle, d'ailleurs, il aurait pu manquer pour s'être risqué dans le monde après six mois, seulement, de gestation.

Il laissait à maman le soin de nous empaqueter dans nos plus beaux habits, ceux qui nous gênaient partout, au col, aux entournures, parce qu'on n'avait jamais le temps de leur donner le pli convenable. On avait pris plusieurs centimètres quand le froid, la lumière insuffisante de l'hiver s'emparaient une nouvelle fois de la contrée, à la faveur d'une nuit, et c'était toujours la première fois qu'il nous fallait nous introduire dans la chemise blanche, le pantalon bleu et la veste à boutons argentés qui étaient d'uniforme ce matin-là.

Dehors, mon père essayait de caler les pots de chrysanthèmes dans l'espèce de cavité coudée, sans profondeur, qu'il y avait sous le capot de la 4 CV. Il n'a jamais beaucoup parlé, alors que ça aurait contribué à éclairer bien des choses. Mais, pour le coup, il se montrait moins loquace, encore, qu'à l'ordinaire. Il était déjà assis au volant, avec le volume inusité que lui donnaient le costume, la gabardine et le chapeau, quand nous nous installions, mon frère et moi, derrière, en butte à l'inconfort des vêtements neufs et, plus obscurément, au maléfice qui avait changé la création en l'espace d'une nuit, à l'énigme de l'équipée annuelle.

Penser aux disparus, les imaginer, quand on ne les a jamais connus qu'absents, aurait sans doute été moins malaisé sous une autre saison. Ce n'aurait pas été le mauvais rêve qui ne voulait pas se dissiper quand la dernière nuit d'octobre avait escamoté le ciel et la terre et qu'on se disait, sans que ça change, que l'on rêvait. Il y avait ça, la matinée arrêtée en chemin, fuligineuse, déjà pareille au soir, le goût piquant de l'air où on voyait son souffle, la brume, et puis le côté insolite, l'ouest, vers lequel nous partions.

Nous occupions, comme n'importe qui, alors, le centre du monde, à ceci près que ça l'était, chez nous, plus qu'ailleurs. Ça se voyait. Des collines douces cernaient l'agglomération. De quelque côté qu'on se tourne, elles offraient au regard, à l'esprit, aussi, un support immédiat, sauf à l'ouest où la Corrèze se frayait un chemin vers la mer lointaine. Lorsque nous quittions la petite cuvette que le monde présente, juste en son centre, le dimanche, aux beaux jours ou pour les grandes vacances, c'est au sud, vers le Quercy, que nous prenions. Le nord, où se trouvait Paris, l'est, avec la préfecture, étaient accidentés, sombres, sans grâce. Nous les ignorions. La vallée occidentale, longue de quelques kilomètres, qui servait de passage à la rivière, n'était guère plus attrayante. La Corrèze se mettait à paresser entre des prés. Elle changeait de couleur. Elle avait celle, rougeâtre, de l'argile, s'entourait de peupliers, se donnait des allures

guindées, elle à qui sa galopade échevelée des hauteurs du plateau jusqu'à nous avait valu son nom — la Coureuse. Elle avait aussi changé de nom. C'était la Vézère, maintenant.

Donc, on s'enfonçait dans la brume froide d'un rêve que le mot n'avait pas entamé, par des terres basses, le long d'une eau rouge flanquée d'arbres compassés (comme nous). Mon père ne disait mot mais ni mon frère ni moi, plantés comme des peupliers sur la banquette arrière, n'éprouvions le besoin de raconter n'importe quoi ou de dire toujours la même chose, ainsi que nous faisons sur la route du Quercy, quand nous reconnaissons les jalons, les signes de l'approche. C'était l'affaire de quelques instants. Du moins ç'aurait dû l'être à tout autre moment de l'année et ça durait longtemps, comme le temps lorsqu'il s'engage dans la zone des rêves ou la rivière, si l'on veut, après qu'elle nous avait quittés pour la plaine aquitaine. C'est toujours elle, l'eau, ou lui, le temps, mais ils arrêtent, par exemple, de passer. Quelque chose de fugitif ou de facile, avancer d'un pas, dire un mot, va demander des heures, une peine infinie. La réciproque est vraie, d'ailleurs. On n'en revient pas, au réveil, d'avoir vu, fait en l'espace d'une nuit ou d'un court instant de la nuit, des choses qu'on mettra des années, sa vie entière, à accomplir si même elle y suffit.

Il faisait gris et froid. La voiture semblait bourdonner sur place. Nous étions partagés entre

l'envie de nous réveiller et celle de nous rendormir, irrités par nos vêtements neufs, dépités de ce voyage inutile puisqu'il n'y avait, il n'y aurait jamais personne sur la hauteur, rien que des chapes de ciment qui s'effritaient. Quand on atteignait le triste bourg, coincé entre l'eau rouge et la paroi humide de la vallée, on quittait la grand-route. On attaquait un raidillon tortueux entre des maisons laides puis des prés abrupts sans que la grisaille s'atténue aucunement. La terre retrouvait sa position normale et on découvrait, à gauche, le mur du cimetière qu'on longeait pour aller se garer sur une étroite esplanade, devant le portail. Le seul vestige de ce qu'on avait perdu en l'espace d'une nuit, l'unique trace de couleur, d'espérance, la réalité, c'était l'or mouillé d'un érable dans le brouillard, à quelques pas de là.

On récupérait les fleurs en pot. Au-delà de la grille, le passé régnait sans partage. Le mur, c'est à ça qu'il servait, à empêcher le temps dont c'était ici la demeure de se répandre par les pentes jusque dans la vallée d'où il aurait gagné, de proche en proche, l'ensemble du pays. Tout était noir et blanc, comme sur les photos de jadis, les tombes, le gravier des allées, les cyprès semblables à des peupliers en deuil, et l'air, là-dessus, tirait sur le bistre. Il avait très exactement la nuance sinistre, d'orage, où avaient souri, sans la voir, la jeune femme aux traits tristes et le grand gaillard, dont mon père, dans sa panier,

ne se souviendrait même pas qu'il avait été son père. Une seule chose concorde mal avec cette séparation tranchée : c'est la connaissance précise que j'ai du chemin. Les tombes se trouvaient assez loin dans le dédale et pourtant je n'ai hésité à aucun moment. Si loin qu'il me souvienne, je me souviens déjà. Je pars en avant, flanqué de mon frère qui marche à peine, et nous nous retrouvons, précédant les parents qui suivent avec les fleurs, devant le travail de maçonnerie vétuste où est gravé notre nom.

Après, il ne se passait absolument rien. Maman, qui nous avait rejoints, posait ses chrysanthèmes au pied de la plate-forme. Elle se redressait, se penchait de nouveau pour imprimer une demi-rotation à l'un des pots, dégager la plus jolie des fleurs alors que, demain, elles seraient cuites par la gelée. Mon père s'était immobilisé à deux pas de la tombe, un peu plus triste ici que partout ailleurs, qu'à tout autre moment mais ça ne le changeait pas outre mesure, pour nous qui ne l'avons connu que triste et silencieux.

Mon ascendance paternelle avait disparu bien avant ma venue. Le grand-père, début 17, et Gabrielle, qu'il laissait veuve à vingt-huit ans, en 45, après vingt-huit années de veuvage. Mon père appartenait corps et âme au côté de sa mère, formé de petits noirs vindicatifs, aux traits tombants qu'un sort ingrat, peu inventif, avait imprimés à chaque exemplaire de la lignée. Il en restait des grands-tantes qui atteignirent

un âge canonique, avec leurs enfants — les cousins de mon père — et un grand-oncle tardif dont l'âge n'excédait guère celui de ses neveux, le tout donnant aux réunions de famille des allures de fête costumée maussade où les participants se seraient contentés d'ajouter quelques détails subalternes — des lunettes, une moustache postiche ou un faux chignon — au même masque de carton bouilli qu'ils auraient porté sur la figure. Un petit portrait de ma grand-mère dominait le prodigieux fouillis du bureau paternel. Un jour, il coiffait des piles de dossiers, des amoncellements de coffrets à cigares contenant des crayons, des vis, des graines, de la correspondance, ou, inversement, des boîtes de crayons remplies de tabac, de pépins, de trombones ou de menue visserie. La semaine suivante, c'est dans une anfractuosité ménagée au pied de la paperasse qu'il apparaissait, entre une burette d'huile fine et un encrier antique avec une balustrade, des urnes et des angelots d'étain juchés sur les flacons.

Mon grand-père n'a pour ainsi dire pas existé. Il a disparu trop tôt pour laisser la moindre trace dans la mémoire de son fils. Je découvris, par hasard, des années après, au sous-sol, la photo d'un homme au visage ouvert, énergique, dans un cadre ovale. Et c'est assez récemment qu'un vieux négatif a révélé le grand gaillard souriant au côté de Gabrielle, toute petite, toute jeune mais aussi pincée, déjà, que sur le portrait d'elle



qui coiffait le désordre paternel et puis, par terre, dans l'herbe, sous la clarté sépia, d'orage, de juin ou de juillet 14, un enfant effaré dans une panier d'osier. C'est mon père.

J'incline à croire que c'est là que les ennuis ont commencé, même si nous avons encore quelque trente-cinq ou quarante années à attendre avant de débarquer, à notre tour, dans une panier, et de faire connaissance avec les ennuis.

Gabrielle ne se serait pas retrouvée veuve à vingt-huit ans avec, littéralement, deux enfants sur les bras. Le grand type aurait pu s'occuper de ses fils, de l'aîné, en particulier. Il l'aurait tancé, fessé. Son influence aurait tempéré l'atrabile que le marmot avait sucée avec le lait maternel. Il nous l'aurait livré amendé et non pas chargé à refus de l'humeur noire, pure et sans mélange, des petits maigrillots. Et quand même il n'aurait pas réussi, lui, si grand, à corriger son frêle rejeton, qu'il se fût contenté de simplement durer jusqu'à nous, de sourire sans rien faire d'autre, il nous aurait encore aidés. Nous aurions vu son fils sous un autre jour, avec son père, et pas seulement comme le père qu'il fut pour nous, exclusivement. Mais il y avait cette lumière bistre que leurs yeux ne voyaient pas et que la photo a fixée, cet orage imminent qui allait l'emporter. Après quoi mon père fut tranquille de ce côté. Au lieu de grandir, d'essayer de sourire, il concentra l'humeur chagrine des noirs. Je

veux bien qu'il n'ait pas eu le choix mais il aurait pu dire qu'il n'avait pas pu faire autrement. Il n'a pas cru utile de le préciser. Pourtant, on a eu le temps. On a passé ensemble quarante années. C'est plus qu'il n'en faut pour tirer au clair des quantités de choses, si compliquées, lointaines qu'elles paraissent. On peut s'y reprendre à plusieurs fois, avec des précautions, des pauses, comme pour s'extraire une écharde du doigt ou déplacer une cuisinière en fonte. Or, mon père n'a fait que deux allusions à cette période où l'on aurait tort de supposer qu'on n'existait pas. On est déjà là, épars en ceux qui respirent, dont c'est le moment.

La première, je n'aurais pas dû la relever. J'étais encore à l'âge où on ne fait pas très attention. Il peut bien se passer n'importe quoi. C'est très exactement comme si de rien n'était et c'est pour ça que c'est la meilleure période de la vie. Mais j'ai dressé l'oreille. Les oreilles qu'on porte de part et d'autre du crâne, tournées vers l'extérieur, légèrement détachées, s'appliquent déjà à recueillir des bruits qui passent quand on n'a pas songé encore à examiner ce que l'on a dans le sang, dans la tête, dedans. Ça a dû tenir en une phrase, proférée de cette voix sourde que mon père avait, et même plus sourdement que d'habitude. Il a dit qu'il regrettait, que le souvenir de l'enfant difficile, opiniâtre qu'il avait été, la peine qu'il avait pu faire à sa mère l'avaient laissé malheureux, à jamais inconsolé. Je ne suis

pas sûr que c'est à moi qu'il s'adressait. Il n'y avait que nous deux dans la pièce mais je n'avais pas dix ans et bien des choses qu'on dit à un gosse de cet âge, c'est comme si on les avait tues.

La deuxième allusion est venue un peu plus de trente ans plus tard. En fait, ce n'était pas une allusion, quelques mots qu'on profère à voix basse, longtemps après l'événement, mais la résurgence intacte, terrifiante du passé parce que mon père, à quelques mois de sa fin, sa mémoire charruée par la maladie, remontait le temps vers sa source. Nous étions seuls, comme la première fois. J'étais parvenu à l'âge qui était le sien en ce jour éloigné où il avait dit, à moi ou à personne, quels remords lui avait laissés sa jeunesse. Et lui avait atteint, à reculons, l'hiver 45 où sa mère qu'il avait soignée nuit et jour, avec un dévouement admirable, l'avait quitté. J'étais assis près de lui depuis des heures sans qu'il eût proféré un mot. Soudain, il a levé la tête. Il s'est tourné vers moi, les yeux remplis de larmes, aussi désespéré qu'un enfant peut l'être, qu'il l'avait été quand cet instant avait déjà eu lieu, s'était présenté quarante-cinq ans plus tôt, pour la première fois, et il a dit : « Ma mère est morte. » Et moi qui n'étais pas à un mètre de lui, je n'ai rien pu faire, tenir la douleur en respect, comme on fait autour des enfants, l'aider, le consoler pour la bonne raison qu'il était en janvier 45 et qu'à ce moment-là, je n'existais pas.

Telles sont les seules confidences qu'il m'ait

livrées sur ce qu'il avait été avant que je n'arrive et qu'il devînt, par le fait, mon père. Encore la seconde venait-elle trop tard ou trop tôt ou les deux puisque, d'une certaine façon, j'avais disparu, j'étais redevenu tel, à ses yeux, que j'avais pu être avant de voir le jour. Quant à la première, destinée, sans doute, aux puissances occultes bien plus qu'au gamin de huit ou neuf ans assis à proximité, elle laissait dans l'ombre le fond du problème. Mon père, par ignorance ou piété filiale, s'attribuait l'entière responsabilité de ce qui l'avait opposé à sa mère toute leur vie durant, des bonheurs perdus, des peines inutiles qui survivent seuls, dirait-on, inexpiables, à la disparition des êtres aimés. Alors que je suppose qu'ils avaient équitablement contribué à se compliquer la vie, à se procurer l'un à l'autre et chacun à soi-même assez de difficultés et de déplaisirs non seulement pour gâter les années qu'ils avaient passées ensemble mais celles qu'il restait à mon père après que sa mère fut partie et qu'on est arrivés.

Les heures bistre ou noires, couleur d'orage ou de nuit, qu'on voit sur les photos, elles revivaient, un peu, l'espace d'une soirée, de loin en loin, lorsque nous avions la visite de la grand-tante ou du grand-oncle. Ils avaient quitté depuis longtemps leur village natal — celui des tombes — pour Paris. Mais tel est l'empire, sur nous, des heures liminaires, des vieilles choses, qu'à les entendre, on ne voyait pas que Paris

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

CATHERINE, 1984 (Folio n° 6255).

CE PAS ET LE SUIVANT, 1985.

LA BÊTE FARAMINEUSE, 1986 (Folio n° 6256).

LA MAISON ROSE, 1987.

L'ARBRE SUR LA RIVIÈRE, 1988.

C'ÉTAIT NOUS, 1989.

LA MUE, 1991.

L'ORPHELIN, 1992.

LA TOUSSAINT, 1994 (Folio n° 6428).

MIETTE, 1994 (Folio n° 2889).

LA MORT DE BRUNE, 1996 (Folio n° 3012).

LE PREMIER MOT, 2001.

JUSQU'À FAULKNER, 2002 (L'un et l'autre).

CHASSEUR À LA MANQUE, 2011 (Le Cabinet des lettrés).

